

Série d'été

LE BONHEUR
MADE IN BHUTAN (5/5)

Le Bhoutan a mis en place un modèle alternatif de développement afin de préserver son identité.

"La Libre", avec le soutien du Fonds pour le journalisme, est partie à la découverte des clefs du bonheur bhoutanais, pour constater les succès et les écueils rencontrés par ce pays laboratoire.

Tout au long de cette semaine, nous avons exploré, au travers de rencontres et de reportages, les quatre piliers sur lesquels repose le Bonheur national brut (lundi). Après l'objectif d'un développement socio-économique durable et équitable (mercredi), la conservation de l'environnement (jeudi) et la bonne gouvernance (vendredi), nous abordons ce week-end, pour finir, la préservation et la promotion de la culture.

"Le Bonheur national brut, comme toute bonne philosophie, est une tâche difficile à accomplir."

JIGME DRUKPA

"La Bible est un beau livre", note le musicien, "mais combien la lisent et l'appliquent?"



A voir sur le site LaLibre.be :

– Un reportage dans le camp de réfugiés bhoutanais au Népal <http://dossiers.lalibre.be/les-indesirables/>

– Une interview vidéo de l'actrice et scénariste Tsokye Tsomo Karchung <http://dai.ly/x2ysb6k>



La pop coréenne et Bollywood en embuscade

Sabine Verhest
Envoyée spéciale au Bhoutan

Entre la pop coréenne et le cinéma indien, la mode thaïlandaise et le *made in China*, la culture du minuscule Bhoutan est-elle en danger de mort ? Ou, à tout le moins, risque-t-elle de perdre son âme artistique, diluée dans la masse asiatique ? Tsokye Tsomo Karchung l'actrice, Kama Wangdi le peintre, Jigme Drukpa le musicien, tous, à leur manière, œuvrent à la vitalité de leur culture, dans la droite ligne de la politique du Bonheur national brut (BNB). D'ailleurs, pense Jigme Drukpa, "ni le bonheur ni la tristesse ne sont complets sans la musique".

La partie n'est cependant pas gagnée d'avance. "L'influence de la radio et de la télévision (autorisée au Bhoutan depuis 1999, NdLR) est très forte. Nous avons une quarantaine de chaînes indiennes...", énonce le musicien. Or, les enfants et jeunes adultes de moins de 25 ans, qu'on imagine perméables, passent plus de trois heures devant le petit écran, selon la dernière enquête complète sur le BNB réalisée par le Centre d'études du Bhoutan.

La K-pop, qui a su profiter d'Internet et des réseaux sociaux pour submerger l'Asie, déteint sur les tenues vestimentaires et les coiffures des jeunes Bhoutanais – impossible de ne pas l'observer, de Thimphu à Trashigang.

Tsokye Tsomo Karchung, la reine de beauté qui aime plus son pays qu'elle n'aimera jamais un homme, dit-elle en riant, joue de sa célébrité pour leur faire passer son message. "Vous aimez la K-pop, c'est bien, nous n'allons pas vous dire de ne pas regarder de feuilletons ou de clips coréens mais, en même temps, vous ne devez pas vous perdre. Vous devez rester bhoutanais à l'intérieur, penser, parler, agir bhoutanais. C'est la responsabilité de tout un chacun de respecter l'endroit où il est né, sa culture, sa

langue, ses parents, ses valeurs, sa terre. Ce pays nous donne tellement que le moindre que nous puissions faire, c'est de nous soucier individuellement de notre culture."

"Faire vivre la culture"

L'Agence Shejun, sous la houlette du D^r Karma Phuntsho, documente, enregistre, répertorie les traces de la culture orale pour "aider à transmettre la sagesse ancienne du Bhoutan et les connaissances aux générations futures". Parallèlement à ce travail d'archivage, "l'art doit évoluer avec son temps", estime Kama Wangdi.

"Dans les musées, il meurt. Il faut le pratiquer, avec l'influence de ce que la culture étrangère a de bon aussi, le laisser se développer et, dans un siècle, il en restera quelque chose de bhoutanais."

La culture doit être "nourrie tous les jours", confirme Jigme Drukpa. Cet ethnomusicologue, diplômé de l'Université de Bergen en Norvège, a ouvert l'école de musique Aa-Yang en 2010 à Thimphu. "Après avoir été sur la route pendant 20 ans pour donner des spectacles, je pensais qu'il

était important et temps de m'installer et de commencer quelque chose, pour enseigner et partager toute cette expérience que j'avais accumulée pendant ces années." Mais, pour attirer un plus grand nombre d'élèves, il enseigne la guitare et le clavier, à côté du dramnyen, du yangchen et du piwang. Il modernise aussi les chants traditionnels : "Je dois utiliser des mots faciles ou enseigner des chansons amusantes".

Une dimension sociale

Comme le musicien, le peintre s'est lui aussi lancé dans la transmission de son savoir. En 1998, après une vingtaine d'années passées dans la fonction publique et une à l'Université du Kent, Kama Wangdi a créé avec des amis, en 1998, le Voluntary Artists' Studio (VAST). Ils organisent des cours et des stages pour les jeunes, y compris ceux en décrochage, et fourmillent d'autres

idées artistiques. Avec lui, la peinture devient support d'un travail social. Kama Wangdi voyait cela comme une manière de poursuivre les efforts des professeurs qui avaient su voir le talent en lui, en lui fournissant du matériel sur leurs deniers propres et en l'initiant aux arts et métiers, nous raconte-t-il. Et maintenant, certains de ses anciens élèves, diplômés, viennent à leur tour apporter leur aide.

Dans son local, près de la rivière de Thimphu, entre les toiles colorées et parfois audacieuses de ses élèves, il termine une œuvre. L'homme, s'il pratique l'art contemporain, reste attaché aux sujets bhoutanais – sa nature ou ses villages – et à l'iconographie bouddhiste. "Nous ne sommes pas assez courageux pour réellement nous aventurer vers quelque chose qui n'ait jamais été fait. À un moment donné, on devrait se risquer mais nous n'avons pas encore assez confiance en nous !", dit-il. Et puis, au Bhoutan, "on n'a pas encore la culture de l'art comme profession". Kama Wangdi ne se lasse pas de rapporter ce dialogue :

- Que faites-vous ?
- Je suis peintre.
- Oui, mais quel est votre travail ?

Bollywood en recul

Tsokye Tsomo Karchung, qui écrit ses scénarios pour pouvoir véhiculer des messages sociaux quitte à casser son image, ne rencontre pas ce genre de problème : l'industrie du cinéma, en langue dzongkha, se porte bien malgré l'étroitesse du marché. "Dans les années 80 et 90, nous n'avions pas la télévision et il n'y avait que deux cinémas dans le pays. Les films indiens étaient très populaires. Puis les films bhoutanais ont prospéré, des acteurs ont commencé à être connus, la technique s'est améliorée. Et Bollywood et Hollywood ont reculé."

Finalemment, comme l'affirme Kama Wangdi, "notre culture et notre manière de vivre constituent le meilleur moyen de nous protéger".

Fonds pour
le journalisme



Kama Wangdi est un des peintres les plus talentueux du Bhoutan. Il a mis son talent au service d'un travail social.

SABINE VERHEST

Entre bouddhistes et hindous, l'harmonie retrouvée

Ce soir-là, les bruits de pétards et de feux d'artifice rivalisent avec les aboiements des chiens des rues qui pullulent à Thimphu. Les Bhoutanais célèbrent Diwali, la grande fête du monde indien.

À l'Ambient Cafe, l'un des endroits les plus accueillants de la capitale, quelques jeunes, d'anciens drogués aujourd'hui désintoxiqués, chantent à tue-tête accompagnés d'une guitare traditionnelle. Letho, le genre de patron qui a le cœur sur la main, leur offre un peu d'argent qu'ils reçoivent la tête baissée, avec respect. Tous sont bouddhistes mais Diwali reste quand même une belle occasion de faire la fête.

Bouddhistes et hindous cohabitent paisiblement aujourd'hui au Bhoutan. Au début des années 90, cependant, la région assista à l'exode du pays de dizaines de milliers de personnes d'origine népalaise, chassées violemment

ou parties de leur plein gré (*"La Libre" du 20 juin 2015*).

Le Bhoutan avait instauré en 1989 la politique du *driglam namzha*, un code comportemental inspiré de préceptes religieux et coutumiers du XVII^e siècle, qui régleme notamment la manière de s'habiller et l'architecture des bâtiments publics. Si, à l'époque, cette étiquette rendue obligatoire fut perçue comme une brimade par les Bhoutanais d'origine népalaise, ce n'est plus le cas aujourd'hui; beaucoup se disent fiers de revêtir le *gho*, la robe traditionnelle qu'ils portent ceinturée à la taille.

Ce n'est cependant pas en *gho* ni en *kira* (pour les femmes) qu'ils sortent en boîte de nuit le samedi soir, mais en jean taille basse, top cintré, robe courte ou blouson de cuir. On ne peut d'ailleurs s'empêcher d'interpréter le nom du magasin "Ur Choice, Fashion of Freedom", avec ses robes glamour

en vitrine sur la grande avenue de la capitale, comme un petit pied de nez de la jeunesse au code vestimentaire.

"Aujourd'hui, les hindous sont inclus dans la société. Toute la jeune génération, en dessous de 30 ans, s'identifie complètement à ses valeurs. Ils sont fiers d'être bhoutanais. Une génération a passé et les mentalités ont changé, la diversité culturelle est reconnue", constate l'anthropologue Françoise Pommaret, auteure du guide sur le Bhoutan, "Forteresse bouddhique de l'Himalaya" (éditions Olizane). Des Lhotsampas, comme on les appelle, siègent au gouvernement; un grand temple hindou est sorti de terre sur les hauteurs de Thimphu.

Grâce au téléphone et à la télévision

Forger une identité bhoutanaise se révèle pourtant moins évident qu'il n'y paraît au premier abord. "En raison de la diversité des langues – il en existe dix-neuf – et de phénomènes religieux, entre autres, les gens s'identifient d'abord à leur vallée et à leur région d'origine", constate-t-elle. Selon son analyse, "l'identité s'est construite politiquement

au XVII^e siècle, lorsque le pays s'est fait en tant qu'Etat en réaction au Tibet". L'idée de nation, quant à elle, "s'est vraiment bâtie autour de la monarchie et de la fierté d'être restés indépendants, dans les années 60-70, grâce à l'amélioration des communications, puis du téléphone et de la télévision dans les années 90".

Mais, insiste le Premier ministre Tshering Tobgay, "cette identité nationale, cimentée par notre langue, nos vêtements, notre culture, notre héritage tangible, notre héritage intangible, notre monarchie, notre clergé, l'amour pour notre environnement, n'a pas éradiqué les différences. Cette réussite est à mettre au crédit du leadership et de la sagesse de nos rois".

Et, par-dessus cela, s'ajoute le fait que "nous avons bénéficié de et que nous contribuons à la philosophie de développement du Bonheur national brut". Aujourd'hui, s'il existe bien une chose qui différencie le Bhoutan des autres pays et permet de le situer sur la carte du monde, c'est, comme le qualifie le roi Jigme Khesar Namgyel Wangchuk, "ce développement avec des valeurs".

S.Vt.